



COCUMONT MEMOIRE ET PATRIMOINE

TEMOIGNAGE
MR MARCEL MUHLETHALER
septembre 2014



cocumontmemoireetpatrimoine@gmail.com

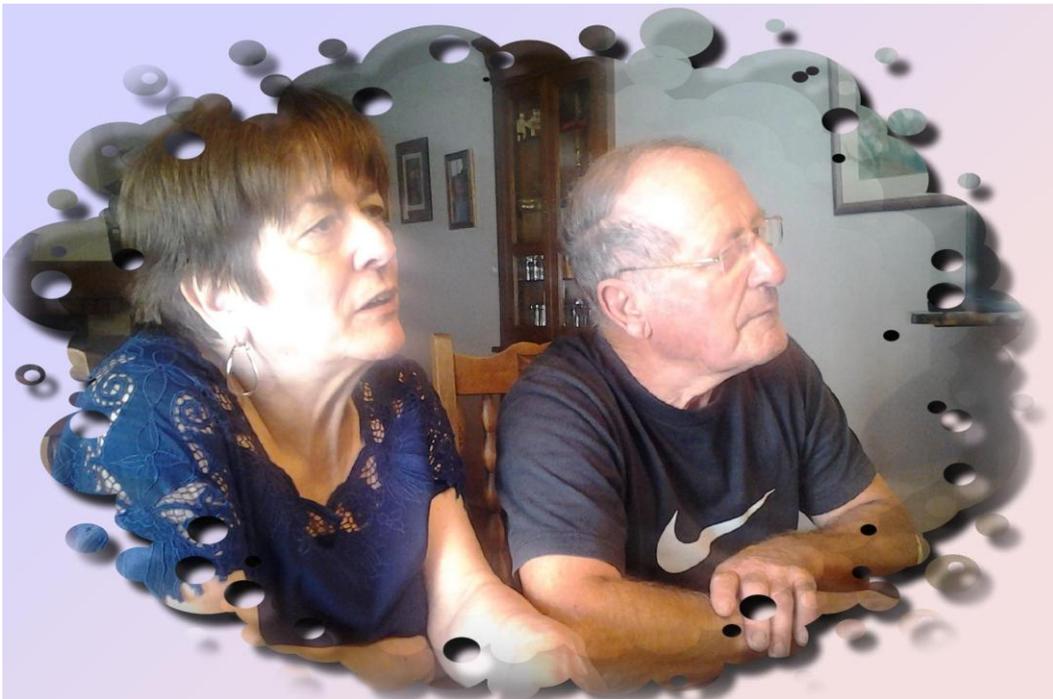
www.cocumontpatrimoine.jimdo.com

Témoignage de Monsieur MUHLETHALER le 03/09/2014

Nous avons rencontré Monsieur Marcel MUHLETHALER en septembre 2014 pour l'Association Cocumont Mémoire et Patrimoine.



C'est avec une grande émotion, parfois même au bord des larmes que Marcel a bien voulu nous parler de ces moments encore douloureux pour lui.



Merci à Marcel et à sa femme Liliane pour leur accueil chaleureux et ce moment très convivial, plein d'émotion, dont les souvenirs sont encore bien présents malgré toutes ces décennies passées.

Benjamin GALLO
Alain et Pierrette GREGOIRE
Jocelyne GENTY - Pierre THIELEN

Marcel est né en Alsace en 1933 à Huningue, près de Mulhouse. Il est le plus jeune des 5 enfants de la fratrie. Sa mère était femme au foyer et son père était employé comme coiffeur-perruquier. Marcel est resté en Alsace jusqu'à l'âge de 5 ans. Lorsqu'en 1939 la guerre est déclarée et que l'Allemagne envahit l'Est de la France, les habitants des régions situées sur une grande partie de la ligne Maginot sont évacués, et déplacés en train dans le Sud-ouest de la France.

Arrivées à leur destination, toutes ces familles étaient prises en charge et orientées dans tout le Sud-Ouest au gré de l'administration et accueillies dans des familles ou logées dans des hôtels.

Toute ma famille, comme beaucoup d'autres, a tout abandonné, lieu de vie, souvenirs, biens, etc. Mes parents sont arrivés avec leurs 5 enfants (*l'aîné avait 12 ans et le plus jeune 5 ans*) en train à Villeneuve-sur-Lot pour quelque mois. Même si nous avons dû souvent changer de lieux, et si parfois il y avait des grandes maisons vides à côté de chez nous (*ce n'était pas pour nous, dit Marcel !*), mais avons toujours eu la chance de pouvoir rester en famille.

De Villeneuve, en train, nous sommes allés à Campagne dans les Landes, vers Mont de Marsan, chez un vigneron qui accueillait des réfugiés pendant deux à trois semaines. Comme j'étais le plus petit, parfois les propriétaires me gardaient à manger. Après nous sommes allés à Magescq, dans les Landes pour quelques mois où une dame qui possédait une grande maison avait aménagé un garage pour les réfugiés.

Puis Pétain, « le sauveur de la France » a envoyé tous les hommes au front, ce Maréchal de France nous a bien mis dans la « mouise » !

À la signature de l'armistice en juin 1940, les alsaciens ont été autorisés à revenir chez eux.

Beaucoup de réfugiés ont alors décidé de revenir en Alsace.

Ma mère nous a demandé si nous voulions rester ici ou revenir en Alsace, bien qu'elle soit réticente et mon père ne sachant quelle décision prendre, nous avons décidé de repartir avec toutes les autres familles, sinon nous nous serions retrouvés tout seul.

À notre arrivée en Alsace, nous avons retrouvé notre village et les autorités allemandes nous ont logés dans différentes maisons.

En Alsace sous l'occupation Allemande, les jeunes étaient enrôlés de force à partir de 11 ans pour travailler dans les usines allemandes. Certains hommes allaient travailler dans les fermes, ceux là ont eu plus de chance.

Comme ma sœur aînée allait avoir 11 ans, ma mère, ne voulant pas qu'elle parte travailler en Allemagne, a demandé à revenir dans le Sud-ouest pour préserver ses enfants. L'autorisation du retour était donnée par les autorités allemandes. Ma mère a dû faire trois demandes à Mulhouse avant d'avoir cette autorisation.

Nous avons tout laissé à nouveau derrière nous, et nous sommes repartis en train pour Lourdes, pour environ deux mois. Avec deux ou trois familles nous étions logés dans un petit hôtel qui récupérait nos tickets de rationnement, mais nous n'avions jamais le beurre de nos tickets ! Peu de temps après, les familles ont été dispersées dans différents hôtels.

Sans savoir pourquoi, notre famille est arrivée à Rabastens de Bigorre près de Tarbes. (*Je me souviens, il y avait un phare à Tarbes qui éclairait jusqu'à Rabastens*). Là, une mémé nous a prêté quelques pièces pour vivre dans sa grande maison. Nous y sommes restés un bon moment.

Ma mère avait une sœur à Bouglon, qui avait cinq enfants et une petite maison à étage de quatre pièces.

Mon oncle avait dit à mon père de venir à Bouglon car il pouvait nous loger et mon père trouverait du travail.

À notre arrivée, nous nous sommes retrouvés dans cette petite maison à quatre adultes et dix enfants.

Mon père a pu travailler à Bouglon près du lac de Guitard dans une scierie qui fournissait le bois nécessaire aux allemands pour leurs constructions.

Comme cette maison était trop petite et que nous étions trop nombreux, nous avons préféré déménager pour aller habiter à la Bastide, avant Casteljaloux.

Dans notre nouveau logement, il n'y avait ni eau, ni électricité. On s'éclairait avec un peu d'huile dans un verre d'eau avec une mèche faite avec un bout de coton.

Mon père continuait toujours à travailler à la scierie où il a connu des réfugiés italiens qui habitaient aussi à la Bastide et possédaient un concasseur à grains.

Nous pouvions aussi nous en servir et grâce à cela, nous avons pu avoir de la farine pour faire du pain en plus de notre petite ration achetée avec les tickets de rationnement.

Comme nous avions maintenant de la farine, nous pouvions faire des gâteaux et fêter pour la première fois l'anniversaire de mon père depuis le début de la guerre.

C'est ma mère qui nous a toujours trouvé un nouveau et dernier point de chute, je ne lui ai jamais demandé comment elle faisait, je le regrette maintenant. On ne parle jamais assez...

En 1943, on est venu habiter à Cocumont au lieu-dit « Constant ». Mon père a trouvé un employeur, je ne me souviens plus de son nom ? Il avait un camion et faisait du charbon de bois dans la forêt comme les charbonniers d'antan.

À Cocumont dans le couvent il y avait plusieurs familles alsaciennes et d'autres dans le village.

À Cocumont, j'ai pu aller à l'école régulièrement, alors que j'avais déjà dix ans et que je ne savais ni lire ni écrire. J'avais appris le français au hasard de nos pérégrinations alors que dans ma famille tout le monde ne parlait qu'alsacien. J'ai fait toutes mes études à Cocumont.

Après la guerre, mon père a trouvé du travail au camp américain du « Poteau ».

Le site de la commune fut choisi par les Américains pour y installer en 1950 un important dépôt de munitions, sur 100 km² près de Captieux, au lieu-dit *le Poteau*.

Moi j'ai commencé à travailler avant mes 17 ans, au Poteau dans le Camp américain comme manutentionnaire dans le quartier des munitions. Les munitions périmées mais encore en bon état, étaient reconditionnées sur place et celles qui ne l'étaient pas étaient détruites.

J'ai été appelé au service militaire à 20 ans, en Allemagne au 5^{ème} Régiment d'infanterie à Coblenz pour faire mes classes. Comme c'était la guerre en Algérie, j'ai été affecté en Tunisie au titre de mon régiment pendant deux ou trois mois comme coiffeur. J'ai été de nouveau muté au 51^{ème} Régiment d'infanterie en Algérie toujours comme coiffeur et par la suite dans une compagnie d'infanterie jusqu'à la fin de mes 31 mois de service militaire.

Après mon service militaire, je suis revenu travailler au « poteau » dans le même emploi.

Comme il n'y avait pas beaucoup de travail, les américains ont commencé à licencier certains jeunes.

En 1951 au commencement du gisement du gaz de Lacq, les sociétés recrutèrent des manœuvres pour l'enrobage en goudron des tuyaux servants pour le gaz, aussi j'en ai profité pour me faire recruter par une société à Roquefort.

Etant devenu un spécialiste de l'enrobage des tuyaux, j'ai été choisi par la société comme chef d'équipe pour former des ouvriers pour la traversée du canal à Nantes.

Ensuite, j'ai pu assurer plusieurs chantiers pour la société dans toute la France.

Une opportunité s'est présentée pour aller travailler au Sahara. J'ai démissionné de Roquefort et j'ai été recruté dans une société spécialisée en pompage du pétrole et raffinerie comme chef de chantier, chargé de contrôler les soudures des pipelines, pendant sept ans.

Au Sahara, le travail était très dur à cause du climat et beaucoup ne résistait pas et démissionnait. Nous étions mal nourris et le logement laissait à désirer. Par contre il y avait une bonne ambiance de travail. J'ai pu devenir conducteur de travaux et former ainsi des chefs de chantier algériens. J'avais de très bons rapports avec mes ouvriers algériens et nous formions de bonnes équipes de travail.

J'ai démissionné de cette société pour aller dans une société spécialisée dans la recherche pétrolière en : France dans les Pyrénées Atlantiques, Afrique, Mauritanie, Oman, le Yémen, l'Arabie saoudite, et en Tunisie.

J'ai travaillé jusqu'à ma retraite à l'étranger et je suis revenu vivre à Cocumont.